

# Quand passent les cigognes

Autor(en): **Droz, Jean-Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **119 (1974)**

Heft 6

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-343873>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Quand passent les cigognes

Le profil accidenté d'une année qui vient de s'éteindre précède les premières lueurs de temps nouveaux, qui ne peuvent que promettre. Au carrefour, la technique gigantesque des puissants impose une règle maussade et chagrine à une trop grande majorité.

La lutte incessante pour le maintien de la vie face aux menaces est, pourtant, une nécessité. Suscitons l'énergie spirituelle, afin qu'elle domine à nouveau l'énergie matérielle!

La personnalité est une denrée qui se grignote. Décrétons, par réaction, la mobilisation des énergies somnolentes. Rigueur, initiative. Ces deux valeurs sont indissociables. Avec la rigueur s'élimine l'initiative désordonnée; un cadre relâché atrophie l'initiative. Moins de destins-éprouvettes, aseptiques et fatalistes!

La volonté, donc l'énergie, c'est le fruit de l'état d'âme qui suscite le sentiment et le geste qui le traduit.

Dimanche 4 novembre 1973 est un jour de coupe sombre. La petite ville d'Avenches tremble sur ses assises romaines. Ultime mise sur pied du régiment de dragons 1. Un pied volontaire, voyez-vous. Chaque dragon, chaque brigadier, chaque officier l'a voulu. C'est l'expression unanime d'un ensemble soudé par le devoir, l'amitié et le cheval, véritable trait d'union entre les soldats. Une marée humaine prend part à cette cérémonie triste et joyeuse. Triste par certaines teintes qui évoquent les funérailles d'un héros, joyeuse parce qu'il s'agit d'un mariage entre l'armée et le peuple.

L'esquisse de ce présent déjà fragile, parce qu'il se sait condamné, suffit pourtant à raviver l'espoir fou. L'ombre de la menace, l'éclair de joie, marquent tour à tour les regards qui s'interrogent. Dans toute la vaste plaine de la Broye, la masse immobile des véhicules parqués. On respire une odeur de cuir, de crin, de crottin. Aux cris des enfants se mêlent les hennissements, le cliquetis des mors et les longs commandements qui couvrent la silhouette imposante de ce régiment, sellé et bridé d'ordonnance. Quelle attitude, quelle discipline, quelle race dans cette dignité figée par l'émotion qui étrangle! Au galop moyen, une dernière volte autour de sa troupe, le colonel prend congé. Bientôt, en effet, le régiment va devoir se rendre corps et biens. L'âme survivra. Elle restera

le témoignage vivant, trempée par la tradition, d'une valeur essentielle qui méritait un autre destin.

Deux couplets du chant de la Bérésina, un cantique repris en chœur par l'assemblée... les mots ne suffisent plus à traduire ce qui, désormais, relève de l'expression symphonique.

« Nous ne comprenons pas... » C'est le colonel Meyer qui parle. En effet, nous ne comprenons pas l'attitude de certains édiles « modernes » qui adulent le fonctionnel au détriment de l'essentiel. Les problèmes ne se résolvent pas à coups de marteau. On devait modifier, corriger, adapter, on pouvait exclure, maintenir, réduire, mais pas supprimer!

Que penser, par exemple, d'une réduction à un régiment de dragons? Instruction de base: grenadiers et cavaliers. Ou bien, création d'une troupe d'intervention d'armée pour le service d'ordre et les solennités « étatiques », genre Garde républicaine à Paris?

Une *formation* montée doit subsister, en raison de la structure existante au service du cheval.

Il s'agit de prospecter les marchés de chevaux étrangers et de contribuer ainsi au maintien de l'élevage européen. Le cheval importé doit racheter le pays. La monture apte doit devenir un cheval à deux mains. Et la formation des maréchaux-ferrants, de leurs instructeurs? Et le soutien qu'on se doit d'apporter à l'élevage indigène?

Les palefreniers, les écuyers, les selliers, la formation clinique et pratique des vétérinaires, le vaste domaine du sport équestre...

Si l'on admet, comme axiome de base, que le cheval a sa place parmi nous, il s'agit de reconnaître la nécessité de l'intervention de l'Etat dans ce domaine. Ces spécialistes doivent être formés aussi bien que les mécaniciens.

La transmission des connaissances relatives au cheval est menacée. L'homme de cheval est, justement, une race en voie de disparition. Les vétérinaires spécialisés se comptent déjà sur les doigts...

C'est ainsi que le Dépôt fédéral des chevaux de l'armée à Berne, en quelque sorte la Mecque du cheval chez nous, doit être maintenu là ou ailleurs. On peut, pour des raisons d'économie, regrouper le DFCA et le Haras fédéral à Avenches. On peut même envisager, un jour, de tout faire passer sur le plan civil. Si l'on opte pour une solution militaire, il faut faire diligence. En effet, les seuls officiers encore montés de notre armée sont les officiers du train, ainsi que les officiers vétérinaires incorporés dans une telle formation.

Nous dénonçons une tendance qui ne veut plus de chevaux de selle dans l'armée. Mettons ces officiers à pied, comme tout le monde, prétendent ces techniciens. Cela revient à dire: suppression du DFCA!

Il s'agit de ne pas se leurrer. Chaque coup porté contre le cheval de selle est une menace supplémentaire pour le cheval de trait, dont le nombre ne correspond déjà plus aux besoins de notre armée.

De deux choses l'une: ou bien l'armée renonce au cheval de selle et la division de l'agriculture, dont dépend le Haras fédéral, prend la relève, ou alors l'armée maintient le cheval de trait et prend toutes les dispositions qui s'imposent. Il s'agit d'un domaine où la technique est relative... On ne produit pas un cheval comme un tracteur. Il faut réfléchir trois fois avant de démanteler la structure existante. Lorsque, au début de la Révolution française, on décida de supprimer les haras, par mesure d'économie — il ne devait plus y avoir de guerres à venir —, il fallut des années pour relever l'élevage français. Pourtant, dans ce temps-là, chevaux et connaisseurs ne manquaient pas.

Tout au long de la cérémonie, trois couples d'échassiers (hérons cendrés ou cigognes, peu importe, laissons courir l'imagination) décrivaient dans le ciel dégagé des voltes et serpentines gracieuses, en véritables messagers de Pégase.

Quand passent les cigognes et que naît l'événement, issu de milliers de détails accumulés...,

— nous cherchons à nous expliquer le Pourquoi et le Comment. Le malaise demeure entier, comme devant l'irréparable.

En supprimant une troupe aussi solide, on prend certains risques en portant atteinte

à la joie de servir d'hommes animés d'un véritable esprit du terroir et d'une force d'imagination simple et vive,

à la croyance d'un ensemble convaincu de la valeur de sa mission et de son apport sur le plan de la confiance et de la vocation qu'il suscite par l'image,

à la reconnaissance d'un passé qui doit entretenir la tradition.

Le cheval, source d'énergie simple, constitue un argument en période de dépendance fragile, face à la haute technicité de nos moyens, surtout en des temps difficiles. C'est d'ailleurs comme pour le feu, on en revient toujours au bois.

Capitaine Jean-Pierre DROZ